

Brèves littéraires

Brèves

Pendant que tu méditais à Varanasi

Julie Dugal

Numéro 63, hiver 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4626ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dugal, J. (2003). Pendant que tu méditais à Varanasi. *Brèves littéraires*, (63), 44–48.

JULIE DUGAL

Pendant que tu méditais à Varanasi

Mon monde fout le camp. Mes amours, mes amitiés. Ma forêt se déracine. Mes conifères prennent le large. Ce n'est pas toujours facile d'être celle qui reste. Vivre d'adieux et de joyeux retours. C'est un peu l'histoire de ma vie.

Deux semaines après les interminables soirées du temps des fêtes, on avait eu droit à une super fête d'adieu chez Michelle et Paul. Louise était au Congo depuis septembre, en mission avec Médecins Sans Frontières, Michelle et Paul s'apprétaient à s'envoler pour l'Inde et un mois plus tard, tu partais au Népal. Alors ni toi, ni Michelle et Paul, ni Louise ne seraient de retour avant la moitié du printemps. Et j'allais passer le long hiver québécois sans vous.

C'est en célébrant dignement le départ de Michelle et Paul, un verre de schnaps à la main et dansant déchaînée sur *Ain't you think I'm sexy* de Rod Stewart, que j'ai rencontré Luc, de passage à Montréal pour les adieux. Je ne sais pas si on peut dire que c'était un mal pour un bien, que Luc allait remplir le vide de votre absence. Il se trouva qu'il avait aussi la bougeotte, et qu'il ne passait qu'une fois par mois à Montréal. Un petit courant d'air qui laissait son odeur imprégnée dans mes draps.

Moi aussi, tu sais, j'ai voyagé. Pendant que je vous entendais parler de Kisangani, de Varanasi ou du

Phewa Lake, je visitais Luc, Jean ou Daniel. On dit souvent que les gens ont l'impression, lorsqu'ils voyagent, de laisser un peu leur passé derrière eux. C'est peut-être ce que j'ai fait moi aussi.

* * *

J'étais dans la voiture en direction de la maison. Tu étais sans doute assise dans l'avion. Tu allais décoller quinze minutes plus tard, mais pour moi, c'était comme si tu étais déjà partie. Depuis le moment où tu avais franchi les portes d'embarquement, et que je t'avais vue passer les barrières, forte, seule, sans te retourner.

Je regardais nerveusement l'heure affichée sur la radio de la voiture. Luc était en ville ce soir-là et devait passer à la maison. Je me sentais un peu coupable de penser à cet homme qui ne faisait que passer, alors que tu t'enfouissais dans les terres orientales.

Je me souviens avoir beaucoup pleuré dans ses bras ce soir-là, après qu'on ait fait l'amour. Je pleurais pour toi. Beaucoup pour toi qui étais partie en même temps que Louise, Michelle et Paul. Et beaucoup aussi pour Luc, qui devait repartir le lendemain pour Kamouraska. Et pour tout mon univers, fractionné en fuseaux horaires.

* * *

Les week-ends passaient et je ne voyais Luc que très rarement. Il venait et repartait aussitôt et ça ne faisait qu'amplifier le vide de votre absence. De ton absence. Et je me retrouvais ainsi seule à Montréal, à penser à un homme de passage qui n'était pas là, pour tenter de me consoler de ton absence, pendant que tu méditais à Varanasi.

Un soir, je m'étais retrouvée en sanglots devant le téléviseur en écoutant *Holly Smoke* de Jane Campion. J'avais eu une de ces frousses en voyant Kate Winslet se laisser embarquer dans une secte lors d'un voyage en Inde. Et je crois qu'à un moment donné, je l'ai confondue avec toi.

Je savais que Michelle et Paul t'avaient rejointe au Népal. Et qu'après votre séjour au bord du Phewa Lake, à Pokhara, tu avais décidé, sur un coup de tête, de les suivre en Inde. Et je savais aussi que deux semaines plus tard, tu les avais quittés à Rishikesh. Et que tu parcourrais seule les routes de l'Inde.

Je pleurais et je priais pour qu'il ne t'arrive rien. J'en voulais à mes meilleurs amis de t'avoir mis dans la tête ces idioties de voyage en Asie. Tu étais bien trop jeune ! N'ont-ils jamais pensé à moi dans tout ça ? Lorsqu'ils te séduisaient de paysages orientaux, n'ont-ils jamais pensé à moi qu'une seule seconde ?

Je t'imaginais, seule, de train de nuit en train de nuit, et je priais pour que tu ne décides pas de ne jamais revenir.

* * *

Tu m'as écrit de Katmandou un peu avant ton retour. Tu as quitté l'Inde le cœur gros et la tête pleine d'images. Tu dis que tu voudrais ne pas revenir. Pas tout de suite. Que ton voyage a passé trop vite. J'ai hâte que tu reviennes et je suis un peu blessée par ces paroles.

Il y a près de deux mois et demi que tu as quitté Montréal et j'ai pourtant l'impression que ça fait une éternité. Un hiver sans toi. Le plus long hiver de ma vie.

Les choses se sont un peu détériorées avec Luc. J'étais souvent des semaines sans nouvelles. Je me retrouvais à fréquenter des connaissances pas trop recommandables, à me faire des nouveaux amis qui n'en étaient pas. Et je me suis retrouvée quelques matins dans mon lit, avec une gueule de bois et des mecs que je ne connaissais pas. Tu es un peu ma boussole et sans toi, je perds le nord.

* * *

Luc m'a quittée sur le banc d'un parc, affirmant qu'il n'avait jamais ressenti de passion à mes côtés. Je l'ai regardé s'en aller et je savais, au fond de moi, que ce n'était pas l'amour, qui n'était plus ou qui n'avait jamais existé, qui me troublait tant, mais de savoir que j'avais mis mes espoirs dans cette relation à la con.

Je l'ai vu disparaître au loin, entre la foule du samedi après-midi et les appartements colorés du Plateau-Mont-Royal. Je me suis levée et me suis mise à marcher. Soixante minutes. Jusqu'à ce que j'aperçoive la porte de ma maison. Je remontais la rue Saint-Denis vers le nord et au fur et à mesure que je dépassais les rues transversales, je laissais derrière moi un passé qui traînait de la patte. Je laissais l'hiver derrière moi. L'hiver où tout le monde était parti. Et puis de toute façon, ce n'était plus l'hiver, c'était le printemps. Et depuis longtemps.

Je suis rentrée à la maison en ce 25 avril et pour l'une des premières fois, je voyais les bourgeons dans les arbres. Tu revenais le lendemain.

* * *

J'avais déposé sur le siège arrière les fleurs colorées que je t'avais achetées. La voiture défilait sur l'autoroute 40 en direction de l'aéroport et mes oreilles bourdonnaient au son du trafic aérien. Tu étais à bord de l'un de ces appareils et quelques instants plus tard, je te voyais passer les portes des arrivées internationales, vêtue d'une robe aux imprimés indiens.

Tu étais revenue. Tout allait rentrer dans l'ordre. J'allais être une meilleure mère, c'était promis ! Je te prenais dans mes bras et, les larmes aux yeux, je te promettais d'être une mère modèle. Je te regardais, si sereine, et je me jurais d'être à la hauteur. Pour que tu sois toujours là.